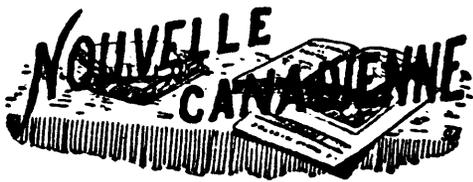


PLAN DE LA VILLE D'OTTAWA EN 1862



## RÉMINISCENCES D'UN SOUPER

Après une absence d'un quart de siècle, je revenais, le mois dernier, à ma ville natale, Ottawa, pour y passer, j'espère, ma dernière étape terrestre. La journée même de mon arrivée, après le dîner, vers deux heures p. m., je sortis du *Russell House* pour faire une petite promenade à pied dans la ville. J'examinais et je considérais avec attention tous les changements survenus durant mon séjour à l'étranger. Quand je reconnaissais quelque édifice dont le front vieilli attestait les vicissitudes du temps, je contemplais avec plus d'attendrissement, ces murs auxquels je rattachais parfois des souvenirs lointains, mais vivaces et doux. J'en étais là, quand je vis qu'un homme d'environ cinquante-cinq ans, quelque peu ridé, dont les cheveux commençaient à s'argenter, m'examinait attentivement. Voyant que je l'avais enfin remarqué, il s'approcha de moi, et me dit :

— Pardon, monsieur, si je vous arrête un moment. Vous ressemblez tellement à un de mes anciens amis, parti d'Ottawa depuis longtemps, que je ne puis m'empêcher de vous demander si vous n'êtes pas lui, M. Paul Belot ?

Moi aussi je crus reconnaître en la figure sympathique et bonne de celui qui me parlait un vieux copain, et, tout en lui répondant par un sourire et un hochement affirmatif de la tête, je lui demandai :

— Et, vous, n'êtes-vous pas, monsieur, le docteur Saint-Pierre !

— Oui ! oui !

— Et moi aussi vous m'avez reconnu ? Quelle heureuse rencontre !

— Comment vas-tu, mon vieil ami ? Je te tutoie, je ne saurais te dire *vous*, nous étions si intimes autrefois.

— Je suis très bien, très bien. Tutoie moi, va, à ton goût, ça me fait du bien, et je me sentirai plus à l'aise ici. Et toi, comment es-tu ?

Nos mains s'étaient rencontrées dans une vigoureuse et joyeuse étreinte.

Le visage épanoui, bras-dessus, bras-dessous, nous retournâmes à petits pas vers le *Russell*, où j'entraînais mon ami. C'est que nous étions étroitement liés dans notre jeunesse. Notre intimité avait commencé au collège de By-Town, pour aller en grandissant et s'affermissant, jusqu'au jour, où acceptant un emploi lucratif dans le distant Ouest Américain, je quittais les lieux de mon enfance. Napoléon Saint-Pierre était un cœur d'or, et j'étais fier de le retrouver. Nous montâmes à ma chambre

d'hôtel et, en vidant quelques verres de champagne, nous fouillâmes le passé.

— Viens souper chez moi ce soir, me dit Napoléon, en me quittant une heure plus tard, j'aurai quelques *vieux de la vieille*, et nous causerons de jadis, des jours disparus comme les neiges d'autan ; envolés comme les hirondelles au retour du froid et des glaces.

— Mon vieux Paul, me disais-je, lorsque je fus seul, ne te décourage pas, il te reste encore des amis, et sur ce sol chéri, en ce lieu, berceau de ta vie, le soleil de l'amitié répandra quelques rayons bienfaisants sur la solitude en laquelle tu croyais finir ce qui te reste à vivre.

\* \*

Le même soir, à sept heures et demie, à table, chez Napoléon, je renouais connaissance et amitié avec six aimables compagnons de jeunesse. Le plus vif entrain, la plus franche gaieté, régna tout le temps du souper. C'était un feu roulant de questions et réponses faites en riant, ravivant certaines scènes comiques d'autrefois, le *bon vieux temps*.

Après le dessert, en prenant des cigares, nous voguions en pleine mer de récits attendrissants, joyeux et chers du passé.

Un mot, un seul, suffit parfois à évoquer toute une chaîne d'événement longtemps endormis ou oubliés.

En parlant des nos amis disparus, le nom de feu M. Isidore Champagne—un gentil garçon—me mit en mémoire le souvenir d'une mésaventure un peu drôlatique.

\* \*

Il y avait anciennement, adossée à l'église de Notre-Dame, au coin de la rue de l'Eglise, une maison en bois, dans laquelle les RR. PP. Oblats enseignaient. L'école devenant trop petite, vu le nombre qui augmentait toujours, Sa Grandeur, Mgr Guigues, de vénérée mémoire, en 1847, fit construire la maison de pierre, connue aujourd'hui sous le vocable : *Ecole de La Salle*. C'était alors le collège de By-Town. Cet édifice à son tour ne fut pas trouvé assez grand, et en 1857, je crois, les classes s'ouvrirent au collège Saint-Joseph, coin des rues Cumberland et Wilbrod. La maison de la rue Sussex, ou de la grand-rue, comme nous l'appelions, fut occupée ensuite par un aubergiste, feu M. Champagne, dont la demeure venait de brûler un peu plus bas sur la rue de l'Eglise. Ce fut alors l'hôtel du Castor. Quelques années plus tard, un autre hôtelier y vint demeurer, l'Écossais Campbell, puis en novembre 1866, le 100<sup>e</sup> régiment, le 60<sup>e</sup>, et la brigade des Carabiniers y passèrent. Les soldats y étaient encore quand je partis.

— C'était au temps de l'excitation des Fénians,

ajouta Napoléon, et cette maison, finalement, comme le pêcheur repentant qui veut finir ses jours en paix avec son Dieu, revint aux fins auxquelles on la destinait antérieurement : celle de l'enseignement de la jennese.

— Mais, je m'écarte de mon sujet, dis-je en riant. En 1859, M. Champagne tenait, à l'endroit indiqué, l'hôtel du Castor, qui était alors une des principales maisons du genre à Ottawa.

Un soir de novembre de cette année (1859), environ une centaine de personnes s'y trouvaient réunies pour fêter la Sainte Catherine. Jadis, l'on observait ici cette fête avec une animation joyeuse et une franchise toute gauloise.

— Oui, fit Napoléon, malheureusement ceci tend à disparaître. Il faudrait pourtant empêcher cela ! Ah ! nous savions nous amuser dans notre temps. N'est-ce pas, mes vieux amis ?

Tous approuvèrent chaudement.

Parlez en aux anciens, jeunes lecteurs, et vous verrez s'ils ne vous convainquent pas.

Quand arrivait le jour consacré à cette bonne sainte Catherine,—qui aurait dû être Canadienne, car nous la fêtons si bien,—ce n'était partout que gaies réunions. On dansait, on mangeait, on dansait encore, et puis venait le tour de la *tire*. Hein ! la *tire*, Napoléon, n'en a-t-on pas tiré de cette *tire*, cette année-là ?

Mon père avait reçu une invitation pour la soirée organisée au Beaver Hotel, et comme j'étais compris dans cette invitation, j'y allai. Je sortais pour la première fois. J'avais alors vingt-un ans, et j'étais d'une timidité excessive, mais je m'étais sermonné avant de partir,—effet de me donner plus de courage. Lorsque ma timidité m'empoignait, je devenais gauche, gêné, et j'étais certain de faire quelques gaucheries, à mon grand chagrin et à ma mortification plus grande encore : mais, comme il fallait que cela se passe, je ne pouvais faire mieux que de sortir aussi souvent que possible, et faire attention à moi.

À l'hôtel, je me surveillai attentivement, et peut-être parceque rien n'arriva pour me déranger ou m'exciter, tout alla bien durant la première partie de la soirée ; mais dans un quadrille où je m'étais hasardé, la vue d'une charmante enfant blonde, qui me faisait vis-à-vis, me troubla. Je la trouvais si jolie avec son teint de lis, ses joues légèrement rosées par l'exercice terpsychoréen, ses cheveux châ'ains, ses yeux d'un bleu céleste, son nez fin et un tantinet retroussé audessus d'une bouche bien faite, lui donnait un air ravissant. Je ne dis pas que je l'aimai tout de suite ; le *petit dieu* ne m'avait pas si tôt décoché une de ses flèches empoisonnées, mais il devait en avoir une à mon adresse. Je ne pensai plus qu'à elle, si bien que peu après, je fis quelques petites fautes dans les figures du quadrille ; heureusement que notre danse achevait, car ma foi, je crois que je me serais tellement embrouillé, que j'aurais tout gâté.

J'eus le bonheur ensuite de me faire présenter à la jeune beauté ; elle avait nom : Mlle Céline Chauret.

— Tiens ! tiens ! Je ne savais pas qu'on trouvait ma petite sœur si jolie dans ce temps-là, dit un des convives présent, M. Albert Chauret.

Je continuai en souriant. Sa conquête sur mon cœur fut complète, quand j'entendis sa douce voix, qui me sembla une musique enchanteresse.

Jusqu'à là, je n'avais qu'à me féliciter ; tout allait assez bien, mais mes malheurs commencèrent bientôt, au souper. À table, j'eus, presque en face de moi, notre ami Albert. Vous savez si c'était un gaillard divertissant ? Toujours le mot pour rire. Quelque chose de très drôle qu'il disait excita mon hilarité. Je venais de prendre une bouchée, et, ne pouvant ouvrir la bouche pour rire à mon aise, je faillis étouffer ; j'eus du manger dans le nez et la gorge. Je portai vivement ma serviette à ma bouche, et je ne pus me remettre un peu du malaise que m'avait causé ce rire retenu. Il y avait aussi devant, deux jeunes filles (les deux sœurs, je le sus plus tard), qui riaient beaucoup des histoires comiques de leur voisin de table, et surtout je le pensai dans le moment, de la mine que je fis en voulant rire sans le pouvoir. Je ne sais comment cela m'arriva, mais peu après j'échappai mon couteau, qui tomba à terre. Au lieu de permettre au garçon qui nous servait de le ramasser,